

Georg Lukács

Grand Hôtel de l'Abîme.

1933

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Hans de Bruijn: Hotel „Abgrund“

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :

Grand Hotel „Abgrund“ (1933).

Il provient d'un document dactylographié inédit tiré des archives Lukács de l'Institut de philosophie de l'Académie Hongroise des Sciences. La deuxième partie de ce document a été publiée sous le titre *La danse macabre des visions du monde* dans la revue *Helikon*, numéro spécial *Littérature et Histoire de la littérature en Autriche, Vienne et Budapest*, 1979, pp. 297-307, et a été traduite en français pour le blog.

La première partie figure aux pages 179 à 196 du recueil *Revolutionäres Denken – Georg Lukacs Eine Einführung in Leben und Werk* [Pensée révolutionnaire – Georg Lukács, une introduction à sa vie et son œuvre] édité par Frank Benseler, Darmstadt & Neuwied, Luchterhand, 1984.

Ce texte était jusqu'à présent inédit en français.

Grand Hôtel de l'Abîme.

Enfin, au moment où la lutte des classes approche de l'heure décisive, le processus de décomposition de la classe dominante, de la vieille société tout entière, prend un caractère si violent et si âpre qu'une petite fraction de la classe dominante se détache de celle-ci et se rallie à la classe révolutionnaire, à la classe qui porte en elle l'avenir. De même que, jadis, une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, de nos jours une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et, notamment, cette partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à la compréhension théorique de l'ensemble du mouvement historique.

Marx-Engels, *Le Manifeste Communiste*.¹

Hell wogt der saal vom spiel der seidnen puppen.
Doch eine barg ihr fieber unterm mehle
Und sah umwirbelt von den tollen gruppen
Daß nicht mehr viel am aschermittwoch fehle.

Sie schleicht hinaus zum öden park, zum flachen
Gestade. winkt noch kurz dem mummenschanze
Und beugt sich fröstelnd übers eis... ein krachen
Dann stumme kälte, fern der ruf zum tanze.²

¹ Karl Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, trad. Laura Lafargue, Paris, Librio, 1998, p. 39.

² Stefan George, *Le Masque*, in *Poésies Complètes*, trad. Ludwig Lehnen, Paris, La Différence, 2009, p. 329

La salle s'illumine du jeu bruissant des poupées
Mais une cachait sa fièvre sous ses appas poudrés
Et comprit entourée des tourbillons du fol entrain
Que mercredi des Cendres n'était plus lointain.

Elle s'échappe dans le triste jardin sur l'estrade
Du lac – elle fait un bref signe à la mascarade
Et frissonnant va sur la glace.. un craquement
Puis le silence froid – au loin l'appel au rigaudon.

Keins von der artigen rittern oder damen
Ward sie gewahr bedeckt mit tang und kieseln.
Doch als im fröhling sie zum garten kamen
Erhob sich oft vom teich ein dumpfes rieseln.

Die leichte schar aus scherzendem jahrhundert
Vernahm wohl daß es drunten seltsam raune.
Nur hat sie sich nicht sehr darob gewundert
Sie hielt es einfach für der wellen laune.³

S. George, *Die Maske*

La juxtaposition de ces deux citations va sûrement étonner la plupart des lecteurs. Et de fait, elles ne vont ensemble que dans la mesure où s'expriment en elles, de manière évidente et expressive, les deux pôles du mouvement de décomposition interne de la classe dirigeante dans une période de crise révolutionnaire. L'intelligentsia, cette couche de la société qui, par suite de la division sociale du travail assure la production et la propagande de l'idéologie comme occupation de sa vie, comme base spirituelle et matérielle de sa propre existence, réagit avec une rapidité et une sensibilité extrêmes à tous les tournants qui se produisent dans la réalité matérielle de la société. Mais – justement parce qu'elle exerce la production de l'idéologie comme occupation principale – elle réagit toujours dans la société de classes avec une fausse conscience et, à vrai dire, avec une conscience d'autant plus fausse que la division sociale du travail est plus développée, que la décomposition

³ Ibidem

Personne de ces braves dames et chevaliers
Ne l'aperçut – couverte de varech et de graviers..
Mais lorsqu'ils vinrent dans le jardin au printemps
Souvent un sourd clapotement s'élevait du fond.

La compagnie légère du siècle badinant
Entendit bien de curieux bruits murmurants..
Mais elle ne s'était posé des questions profondes
Elle le prenait pour un caprice des ondes.

matérielle de la classe dirigeante est plus avancée. La division sociale du travail implique nécessairement que les idéologues se rattachent toujours à des idéologies d'un passé immédiat ou contemporaines, qu'ils effectuent toujours leur critique du présent sous la forme d'une critique des idéologies présentes ou passées. Mais dans la majeure partie des cas, cette forme n'est pas une affaire purement formelle. Le bourgeois qui produit des idéologies vit, par suite des nécessités matérielles de sa situation sociale, dans l'illusion que les changements de la société sont dans leur nature des changements idéologiques, et sont en dernière instance causés par des changements idéologiques. De cette illusion résulte également sa croyance dans le rôle social dirigeant effectif de sa caste. De la contradiction de cette illusion avec la base matérielle de sa genèse et de son existence résulte une des causes les plus importantes du caractère chancelant de cette intelligentsia « dirigeante ». En réagissant rapidement et violemment au va-et-vient rapide de l'évolution économique, de la lutte des classes entre les classes décisives de la société, entre bourgeoisie et prolétariat, mais avec une conscience plus ou moins fautive, elle reflète d'un côté l'oscillation de la petite-bourgeoisie entre révolution et contre-révolution, elle donne à cette oscillation une forme idéologique, mais de l'autre côté pourtant, elle exprime dans sa production idéologique – tout au moins partiellement – sa propre situation spécifique dans les luttes de classes. Sa réaction rapide à de nouveaux tournants, à de nouvelles tendances, par laquelle elle précède toujours la moyenne de sa propre classe sociale, éveille en elle l'illusion d'avoir elle-même produit ces tendances. C'est comme si le thermomètre se prenait pour la cause du froid et du chaud, comme si le baromètre se prenait pour la cause du beau ou du mauvais temps.

Cette situation générale des producteurs d'idéologie s'aggrave de façon tout à fait considérable dans les périodes de déclin de leur classe sociale. La période de déclin repose certes, économiquement, sur le fait que les rapports de production, et avec eux toute la superstructure, sont devenus des entraves pour les forces productives qui en sont issues, que l'économie de la classe jusque-là dirigeante a été battue par l'économie de cette classe qui représente le futur. Dans le domaine de l'idéologie et tout particulièrement chez les producteurs d'idéologie, cette situation se reflète dans le fait qu'ils sont contraints de se confronter intensément à l'idéologie de la classe révolutionnaire, d'en intégrer même des éléments dans la leur propre, de réaménager leur propre idéologie de telle sorte qu'elle semble satisfaire les aspirations au progrès de la société. Plus le processus de déclin d'une classe sociale est avancé, moins elle est à même de maintenir son idéologie propre, originelle, un temps révolutionnaire, et de la défendre ouvertement. La classe sociale a perdu la foi dans le progressisme de ses propres fondamentaux économiques, et avec la perte de cette foi s'écroulent aussi les catégories idéologiques fondamentales antérieures. Évidemment, la classe sociale elle-même défend sa vieille économie, sa vieille méthode d'exploitation, jusqu'à la dernière goutte de sang. Mais la défense la plus brutale et la plus cynique de l'exploitation ne peut avoir lieu que sous la forme démagogique d'un camouflage, d'une transfiguration poétique de ces formes d'exploitation en quelque chose de totalement opposé. Les producteurs d'idéologie qui, idéologiquement, reflètent spontanément ce processus, souvent avec une parfaite honnêteté, rendent donc – souvent involontairement – les plus grands services pour le maintien des formes sclérosées d'exploitation et de domination. Et en empruntant des éléments de critique

sociale à l'idéologie de la classe révolutionnaire, ils deviennent d'un côté des outils de la démagogie de la classe dominante, et de l'autre côté, ils succombent eux-mêmes dans leur propre domaine à l'illusion générale de la petite bourgeoisie de se tenir, non pas entre les classes décisives, mais au-dessus de toutes les classes de la société.

Ce processus de déclin doit nécessairement produire une idéologie pessimiste, une idéologie du désespoir. Ce désespoir est particulièrement fort chez les producteurs d'idéologie et se développe même parfois avant que les causes matérielles de ce désespoir soient économiquement apparues dans toute leur clarté et leur ampleur. Il pousse les représentants honnêtes de cette couche sociale à tenter de se séparer intellectuellement de l'idéologie de leur propre classe sociale. Pourtant, l'être social de l'intelligentsia rend ce processus de séparation très complexe, inégal et contradictoire. La sortie de l'idéologie, le blocage dans des problèmes idéologiques rend précisément aux idéologues extrêmement difficile de voir clairement où est le point crucial – en soi très simple – de la lutte de classes, de la séparation des classes, de la révolution et de la contre-révolution : la question de l'exploitation. Et tant que ce point d'Archimède n'est pas trouvé, il se produit obligatoirement une oscillation constante chez les idéologues. Si même pour des idéologues comme Bernard Shaw et Upton Sinclair⁴ qui se sont toute leur vie reconnus dans le socialisme et ont également évolué à proximité des courants de pensée socialistes, il a été possible pour le premier d'être impressionné par Mussolini et Hitler et pour le second par le

⁴ George Bernard **Shaw** (1856-1950) dramaturge et essayiste irlandais.
Upton **Sinclair** (1878-1968) écrivain et journaliste américain, socialiste, auteur notamment de *la Jungle* (1906) qui décrit la condition ouvrière dans les abattoirs de Chicago, et *Pétrole !* (1927). Le Livre de Poche.

« socialisme » de Roosevelt, il est clair que l'hésitation, le zigzag entre révolution et contre-révolution chez les idéologues moins conscients, chez des idéologues qui se sont encore bien moins engagés dans les problèmes économiques du présent, qui sont restés beaucoup plus profondément bloqués dans de l'idéologique pur, doit être beaucoup plus ample et impétueux. Et plus la crise du système capitaliste s'approfondit, et plus apparaît crûment la barbarie des formes fascistes de maintien de l'exploitation par les monopoles capitalistes, et plus grand devient obligatoirement le désespoir de ces idéologues qui ne veulent pas se prêter à devenir des sycophantes d'un système fasciste, et qui cependant ne peuvent pas se résoudre à effectuer le *salto vitale* [le grand saut] vers la classe révolutionnaire.

Évidemment, le *salto vitale* et le désespoir complet sont des pôles extrêmes, qui de ce fait, précisément, se produisent relativement rarement dans la réalité. Entre les deux, le parcours de l'intelligentsia s'effectue sous les formes les plus diverses de la décomposition, de l'autocritique, elle se cramponne aux idéologies du passé, désormais creuses, de sa classe sociale (la démocratie bourgeoise), elle s'engourdit et se trompe elle-même par des fantaisies mystiques etc. L'approfondissement de la crise générale du capitalisme, la diffusion croissante de l'idéologie révolutionnaire, tout particulièrement grâce à l'exemple lumineux de la société sans classe qui naît en Union Soviétique, agit au sein de ce développement inégal avec une force croissante dans le sens, de la part des meilleurs éléments de l'intelligentsia, d'un rapprochement de la lutte de classe révolutionnaire du prolétariat, d'une alliance avec lui. Ce serait pourtant méconnaître la situation sociale objective des idéologues que de penser que ce processus de décomposition de l'idéologie bourgeoise va spontanément pousser, « d'elle-même »,

automatiquement l'intelligentsia à proximité du prolétariat en lutte. Non, cette évolution est très inégale, sur le cheminement qui va de la dissociation d'avec la bourgeoisie au ralliement au prolétariat, il y a de nombreux tournants du chemin, de nombreuses stations intermédiaires. Et ces stations intermédiaires sont disposées de telle sorte qu'elles retiennent une partie de l'intelligentsia – dans un état de désespoir chronique, au bord de l'abîme – la mettent à l'arrêt, qu'une partie de l'intelligentsia s'y installe – dans un état de désespoir chronique, au bord de l'abîme – et ne veut plus aller plus loin. Mieux dit : elle fait le geste d'aller radicalement plus loin, elle a même l'idée – souvent honnêtement pensée – d'aller radicalement plus loin. Mais objectivement – dans un état de désespoir chronique, au bord de l'abîme – elle tourne toujours en rond.

Situation et aménagement de l'hôtel.

Il s'agit ici de littérature par les idéologues pour les idéologues. Donc de littérature dont l'impact de masse est d'avance assez improbable, qui s'adresse directement à l'élite de l'intelligentsia. Ce caractère spécifique d'une telle littérature ne doit pas nous induire à minimiser d'emblée son impact. Premièrement, il est en effet tout à fait possible que dans certaines circonstances, de tels livres aient malgré tout un impact de masse. (Pensons simplement à *La Montagne magique*, de Thomas Mann, dont l'édition en Allemagne a dépassé les 100.000 exemplaires.) Deuxièmement, l'impact indirect de tels livres peut être relativement large si les idées qui y sont exprimées peuvent être vulgarisées par des journaux, périodiques etc., rendues compréhensibles et préparées pour la grande masse de la petite bourgeoisie. Cette littérature pour l'élite intellectuelle bourgeoise est donc une part de ces dispositifs de protection idéologiques

– pourrait-on dire – fonctionnant automatiquement, que produit sans cesse la société bourgeoise.

Évidemment, la part du lion de l’auto-défense idéologique de la bourgeoisie va être produite par elle de façon consciente. La calomnie du prolétariat révolutionnaire et de sa théorie, le matérialisme dialectique, les différentes formes d’apologie de l’économie et de l’idéologie capitalistes, la falsification par la religion des conséquences des sciences naturelles dans le domaine des conceptions du monde, et la falsification de toute l’histoire par des légendes historiques réactionnaires etc. sont opérées par des suppôts idéologiques directement payés, bien ou mal, de la bourgeoisie. Mais il est clair que ces dispositifs de protection ne suffisent pas, tout particulièrement en temps de crise, pour retenir la petite bourgeoisie et l’intelligentsia de se détacher du capitalisme. Pour cela, il faut des méthodes plus raffinées, plus subtiles, plus complexes, des méthodes que la société capitaliste produit spontanément en vertu de sa division sociale du travail, et que la bourgeoisie exploite plus ou moins habilement pour ses fins. Pour cette exploitation, un soutien direct et visible de la part de la bourgeoisie n’est pas absolument nécessaire, il peut même parfois être dommageable. Il ne s’agit en effet pas là, en premier lieu, de faire des intellectuels des partisans enthousiastes de l’ordre social bourgeois, des thuriféraires fanatiques de sa culture actuelle. Bien au contraire. Pour la bourgeoisie, cette littérature remplit parfaitement ses objectifs si grâce à elle, une strate de l’intelligentsia qui, par suite des répercussions de la crise économique et culturelle, en est venue à l’hostilité et au mépris de la société contemporaine, est retenue de tirer de cette hostilité et ce mépris de véritables conséquences pratiques. Cette strate de l’intelligentsia peut alors tranquillement occuper un poste d’opposition radicale à

l'égard de la société et de la culture. Si cette opposition ne s'oriente pas vers une abolition de l'exploitation, si en vérité toute sa ligne idéologique vise à « approfondir » la critique et l'analyse de la crise culturelle de telle sorte que dans cet « approfondissement », un phénomène aussi « superficiel » que l'exploitation économique disparaît totalement, alors une opposition comme celle-là peut être tout à fait la bienvenue pour la bourgeoisie. Et dans certaines circonstances, elle sera d'autant plus la bienvenue parce qu'efficace qu'elle suivra plus radicalement cette ligne jusqu'à son terme ultime.

Cette situation n'est pas du tout modifiée par le fait que de telles oppositions ont parfois même à affronter un certain degré de persécution. Par l'histoire des grandes luttes de classes, nous savons bien quel rôle important jouent les manœuvres dilatoires des oppositions apparentes dans la préservation du système capitaliste. Il suffit de penser à la social-démocratie. Hitler ou Dollfuss⁵ peuvent bien dissoudre les organisations sociales-démocrates, incarcérer leurs permanents en camp de concentration, la social-démocratie reste malgré tout le soutien social principal de la bourgeoisie en Allemagne et en Autriche, justement du fait que par son attitude oppositionnelle en apparence, elle retient les masses travailleuses de la lutte de classe vraiment révolutionnaire contre le système fasciste ; de cela résulte la dangerosité particulière de la social-démocratie de « gauche » et de sa phraséologie « révolutionnaire ». La littérature que nous caractérisons ici ne doit pas être par-là mise mécaniquement en parallèle avec la social-démocratie.

⁵ Engelbert **Dollfuss** (1892-1934), homme politique autrichien, chancelier fédéral d'Autriche du 20 mai 1932 à sa mort. Il instaure une dictature à partir du 4 mars 1933, créant un *Front patriotique* à vocation de parti unique et procédant à la dissolution des partis communiste, national-socialiste, social-démocrate, etc. Il meurt assassiné par les nazis.

Ses meilleurs représentants – et cela ne vaut la peine de se confronter idéologiquement qu’avec les meilleurs – sont des critiques et des contempteurs honnêtement convaincus de la culture actuelle et pas des canailles corrompues comme les dirigeants sociaux-fascistes.

Mais il ne faut pas oublier qu’à l’époque impérialiste, les frontières entre opposition honnête sur une base bourgeoise dans le domaine idéologique et la corruption directe ou indirecte par le capitalisme sont parfois bien fluctuantes et se montrent sous des formes intermédiaires difficilement définissables. L’émergence d’une large couche parasitaire de l’intelligentsia, l’intrusion du capitalisme dans tous les domaines de l’industrie des biens de consommation, et parallèlement à cela dans tous les domaines de la production matérielle de la culture a radicalement modifié la situation matérielle des mouvements bourgeois d’opposition. Tandis que dans des périodes antérieures, les idéologues d’opposition devaient surmonter une longue période de vaches maigres avant de réussir à s’imposer ou de capituler devant les orientations dominantes, ou de conclure des compromis avec elles, dans la période impérialiste, de nombreux courants oppositionnels vont être dès le départ financés par le capitalisme, ils obtiennent une avance matérielle sur leur réussite future, car il peut parfois même être rentable pour un entrepreneur capitaliste de financer des orientations oppositionnelles en littérature et en art, même si selon toute vraisemblance leur influence ne dépassera jamais un cercle étroit de l’intelligentsia. Il n’est pas contestable que se crée ainsi pour les courants d’opposition une marge de manœuvre plus large et en apparence plus libre que dans des périodes précédentes. Mais il n’est également pas douteux que précisément par-là, cette liberté devient encore plus apparente qu’elle ne l’était auparavant. Encore une fois, ceci

n'est pas à entendre au sens d'une corruption directe, tout au moins pas dans de très nombreux cas. La corruption plus raffinée, non-intentionnelle, la transformation des oppositions idéologiques en une partie intégrante du système parasitaire d'ensemble, naît justement de cette illusion d'une large marge de manœuvre pour une activité libre, de l'illusion, matériellement comme moralement sans danger, de pouvoir exercer une critique passionnée et radicale de l'existant. La corruption raffinée non-intentionnelle et réside précisément dans le fait que le penchant naturel de l'intelligentsia, des producteurs d'idéologie, à cantonner « élégamment » leur critique du présent au domaine de la pure idéologie, reçoit de ce fait un soutien invisible, mais très brutal et manifeste si besoin est. Cette limite invisible dans ce domaine, celle qui sépare le permis du non-autorisé, ce qui est supportable par la bourgeoisie de ce qui lui est insupportable, l'opposition – objectivement – apparente de ce qui est véritablement révolutionnaire, devient ainsi la limite de la tolérance effective de la part de la bourgeoisie, une question de l'existence matérielle de cette couche sociale d'intellectuels. Et l'expérience des mesures de répression des mouvements d'opposition montre que des dispositifs d'autocensure matériellement étayés fonctionnent parfois de manière plus fine et plus sérieuse qu'une répression directe et brutale des opinions exprimées. Tout particulièrement lorsqu'à l'intérieur de ces limites invisibles, le radicalisme le plus bruyant, la critique le plus impitoyable de l'existant, la conviction révolutionnaire la plus passionnée, sont autorisés sans aucune répression. Ce champ aux limites invisibles s'étend ou se rétrécit selon l'état des luttes de classes réelles. Certes, ce mouvement ne suit pas lui non plus une orientation mécaniquement rectiligne. Il y a dans l'évolution de la bourgeoisie des périodes de danger où elle se tient sur

la position : « qui n'est pas contre moi est pour moi » et il y a des périodes comme avec le fascisme actuel en Allemagne, où résonne le mot d'ordre inverse : « qui n'est pas pour moi est contre moi ». Et bien évidemment, il y a entre des deux extrêmes des situations intermédiaires très nombreuses et variées. Et bien évidemment, il est aussi possible, dans les répressions, de mettre en place des gares de transit idéologiques, des organisations d'accueil, et même parmi les répressions, il peut y avoir aujourd'hui des possibilités d'organiser ces gares de transit de manière confortable, matériellement comme intellectuellement. Ce qu'il y a de décisif et de commun dans ces stades intermédiaires, c'est justement la frontière invisible que nous avons soulignée, qui ne doit en aucun cas être franchie, mais à l'intérieur de laquelle pourtant le radicalisme le plus bruyant comme le plus courageux reste autorisé.

Telle est la situation sociale du Grand Hôtel de l'Abîme. Ouvertement, les problèmes du capitalisme pourrissant deviennent de plus en plus insolubles. Des couches toujours plus larges de la meilleure part de l'intelligentsia, justement, ne peuvent plus d'eux-mêmes s'habituer à ce cauchemar de l'insolubilité de ces problèmes dont la solution est leur base vitale spécifique, dont la réponse constitue la base tant matérielle qu'intellectuelle de leur existence. C'est précisément la part la plus sérieuse et la meilleure d'entre eux qui parvient jusqu'à l'abîme qu'est la compréhension de l'insolubilité de ces problèmes. Près de l'abîme d'où l'on voit la double perspective suivante : d'un côté, l'impasse intellectuelle irrémédiable, l'autodestruction de leur propre existence intellectuelle, la chute dans l'abîme du désespoir, et de l'autre côté le *salto vitale* dans un avenir lumineux. Ce choix, précisément pour un producteur de littérature, quelles que soient les circonstances, est extraordinairement difficile.

Car c'est justement eux qui doivent se transformer eux-mêmes, dans une mesure beaucoup plus grande que n'importe quelle autre couche de la société, pour être capable de ce saut. Ils doivent justement rejeter cette illusion qui a été le produit nécessaire de leur situation de classe et la base de toute leur vision du monde et existence spirituelle : l'illusion de la priorité de l'idéologie sur le matériel, sur l'économique ; ils doivent abandonner la hauteur « distinguée » des problématiques et solutions qui étaient jusqu'ici les leurs, et apprendre à voir que les problématiques économiques « brutales », « ordinaires », « massives » de la vie quotidienne constituent le seul point solide à partir duquel ils peuvent trouver une solution pour des problèmes qui pour eux étaient jusqu'ici insolubles.

Le Grand Hôtel de l'Abîme a – involontairement – été construit pour rendre ce saut encore plus difficile. Nous avons déjà parlé du confort matériel – certes relatif – que la bourgeoisie parasitaire de l'époque impérialiste peut donner à ses oppositions idéologiques. Mais la relativité de ce confort matériel, sa modestie et sa précarité en comparaison de celui qu'offre la bourgeoisie à ses sbires idéologiques directs, font partie des éléments du confort intellectuel. Elles renforcent l'illusion d'indépendance à l'égard de la bourgeoisie, et en particulier la position au-dessus des classes sociales, l'illusion de leur propre héroïsme, de leur propre abnégation, l'illusion d'avoir rompu avec la bourgeoisie, avec la culture bourgeoise, et cela dans une situation où l'on se trouve encore les deux pieds en terrain bourgeois.

Le confort intellectuel de l'hôtel se concentre donc sur la stabilisation de ces illusions, On vit dans cet hôtel dans une liberté intellectuelle des plus troublantes : tout est permis, rien n'échappe à la critique. Pour chaque type de critique

radicale, il y a – dans le cadre des limites invisibles – des espaces spécialement aménagés. Si l'on veut fonder une secte pour une solution idéologique brevetée pour tous les problèmes culturels, alors il y a à disposition les espaces de réunion nécessaires. Si l'on est un « solitaire » qui, incompris de tous, cherche seul son chemin, alors on a sa chambre spéciale bien aménagée, dans laquelle, entouré de toute la culture du présent, on peut vivre « dans le désert » ou dans la « cellule d'un couvent ». Le Grand Hôtel de l'Abîme est soigneusement aménagé pour tous les goûts, pour toutes les orientations. Toute forme d'ivresse intellectuelle, mais en même temps toute forme d'ascèse, d'auto-mortification, sont autorisées de la même manière ; et non seulement elles sont permises, mais il y a des bars brillamment pourvus pour les premiers et des équipements de gymnastique de la meilleure qualité et des chambres de torture pour les besoins des derniers. Et on se préoccupe, non seulement de la solitude, mais aussi de la convivialité de toutes sortes. Chacun, sans être vu, peut être témoin de l'activité de tous les autres ; chacun peut avoir la satisfaction d'être le seul raisonnable dans une tour de Babel de la folie universelle. La danse macabre des visions du monde qui se déroule dans cet hôtel tous les jours et tous les soirs, devient pour ses locataires un jazz-band agréable et entraînant, où ils trouvent un délasserement après leur dure journée d'efforts. Est-ce un miracle si de nombreux intellectuels, à la fin d'un cheminement pénible et désespéré pour venir à bout des problèmes de la société bourgeoise insolubles d'un point de vue bourgeois, arrivés au bord de cet abîme, préfèrent s'installer dans cet hôtel plutôt que de quitter leurs habits flamboyants et de tenter le *salto vitale* au-delà de l'abîme ? Est-ce un miracle si cet hôtel brillamment aménagé pour les plus hautes sommités de l'intelligentsia trouve partout dans

l'intelligentsia et la petite bourgeoisie ses imitations moins prestigieuses, plus provinciales ? Dans la société bourgeoise contemporaine, il y a toute une série de stades intermédiaires entre le jazz-band de la danse macabre des visions du monde à l'orchestration raffinée, jusqu'aux orchestres ou gramophones ordinaires des bars réels où – la plupart du temps totalement à l'insu des petits bourgeois présents – on joue et l'on boit également à la danse macabre des visions du monde.

Le Grand Hôtel de l'Abîme ne demande à ses hôtes aucune légitimation autre que celle du niveau intellectuel. Mais c'est pourtant dans cette liberté complète que se manifestent précisément les limites invisibles. Car pour l'intelligentsia bourgeoise, le niveau intellectuel consiste précisément à traiter les problèmes idéologiques de manière purement idéologique, à rester cantonné dans le cercle enchanté de l'idéologie. De ces stations intermédiaires sur le chemin du passé à l'avenir, des oppresseurs à la classe révolutionnaire, il y en a toujours eu pour l'intelligentsia depuis que la question de l'abolition de l'exploitation est devenue le mot d'ordre de combat dans la lutte des « deux nations »⁶ Marx a tout de suite vu cette idéologie, dès son apparition, dans le Jeune-Hégélianisme radical, et en a fait une critique foudroyante. Cette critique du Jeune-Hégélianisme constitue de ce fait la base de toute critique de ces stations intermédiaires et de leur signification sociale. Marx écrit : « Chez les Jeunes-Hégéliens, les représentations, idées, concepts, en un mot les produits de la conscience, qu'ils ont eux-mêmes promue à l'autonomie, passent pour les chaînes réelles des hommes... Il va donc de soi que les Jeunes-

⁶ Formule de Benjamin Disraeli dans son roman *Les deux nations (Sybil)*, Paris, Librairie d'Amyot, 1847, déplorant l'existence en Angleterre de deux nations, la riche et la pauvre.

Hégéliens doivent lutter uniquement contre ces illusions de la conscience. Comme, dans leur imagination, les rapports des hommes, tous leurs faits et gestes, leurs chaînes et leurs limites sont des produits de leur conscience, les Jeunes-Hégéliens, logiques avec eux-mêmes, proposent aux hommes ce postulat moral : troquer leur conscience actuelle contre la conscience humaine, critique ou égoïste, et ce faisant, abolir leurs limites. *Exiger ainsi la transformation de la conscience revient à interpréter différemment ce qui existe, c'est-à-dire à l'accepter au moyen d'une interprétation différente* [souligné par moi, G. L.] En dépit de leurs phrases pompeuses, qui soi-disant "bouleversent le monde" les idéologues de l'école jeune-hégélienne sont les plus grands conservateurs. Les plus jeunes d'entre eux ont trouvé l'expression exacte pour qualifier leur activité, lorsqu'ils affirment qu'ils luttent uniquement contre une "*phraséologie*". Ils oublient seulement qu'eux-mêmes n'opposent rien qu'une phraséologie à cette phraséologie et qu'ils ne luttent pas le moins du monde contre le monde qui existe réellement, en se battant uniquement contre la phraséologie de ce monde... Il n'est venu à l'idée d'aucun de ces philosophes de se demander quel était le lien entre la philosophie allemande et la réalité allemande, le lien entre leur critique et leur propre milieu matériel. »⁷

Cette reconnaissance de l'existant d'un genre particulier par l'intermédiaire d'une critique de la conscience, par l'intermédiaire d'une avancée radicale vers un bouleversement de la conscience a déjà pris, dans le Jeune-Hégélianisme radical, chez Bruno Bauer et Stirner⁸ la forme

⁷ *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions Sociales, 1971, p. 44

⁸ Bruno **Bauer** (1809-1882), théologien, philosophe et historien allemand, élève de Hegel. Max **Stirner** (1806-1856), philosophe allemand Jeune-hégélien, auteur notamment de *L'unique et sa propriété*.

d'une volonté de dépasser la théorie du prolétariat révolutionnaire en ce qui concerne la réflexion radicale de tous les problèmes. Cette tendance apparaît d'une manière toujours plus aiguë, sous des formes toujours nouvelles, avec l'aggravation de la lutte de classes. La dichotomie de la situation sociale de la petite-bourgeoisie entraîne nécessairement que ces idéologies qui la tiennent éloignée du prolétariat révolutionnaire évoluent obligatoirement vers des extrêmes opposés. Tandis que le petit boutiquier qui tremble à l'idée de perdre son magasin, s'effraye du socialisme dans lequel même les femmes seraient socialisées, le petit-bourgeois rendu fou doit être intellectuellement guidé « au-delà du socialisme ». Il faut lui démontrer combien le socialisme du mouvement ouvrier est inconséquent, dogmatique, mesquin, comment il faut chercher et trouver pour des « esprits libres » quelque chose de beaucoup plus radical, si l'on veut résoudre « véritablement » les problèmes, et non par des compromis comme dans le socialisme. C'est justement pour cela que le radicalisme dans la critique idéologique est extraordinairement adapté. Car d'un côté, il n'y a là aucune limite contrôlée pour l'élaboration de projets utopiques, et de l'autre côté, le bouleversement projeté de la sorte est incomparablement « plus profond » que celui de la révolution prolétarienne, car ce n'est pas seulement (ou pas) les phénomènes économiques « superficiels » de la vie qui vont être révolutionnés, mais l'homme lui-même, l'âme, l'esprit, la vision du monde. Et comme le bouleversement économique « superficiel » est traité comme indifférent, n'importe quel rentier parasite peut prendre part à ce « révolutionnarisme » radical, sans devoir craindre que la révolution, la « juste révolution » ne mette en danger la jouissance de ses rentes.

Cette « manière radicale d'aller au fond des choses » s'exprime idéologiquement dans la transformation de la dialectique objective en une sophistique subjective, en un relativisme radical. « Le subjectivisme (le scepticisme et la sophistique, etc.) » dit Lénine, « se distingue de la dialectique, entre autres, en ce que dans la dialectique (objective) la différence entre le relatif et l'absolu est elle-même relative. Pour la dialectique objective, dans le relatif il y a l'absolu. Pour le subjectivisme et la sophistique, le relatif est seulement relatif et exclut l'absolu. »⁹ L'élimination radicale de tout absolu de la pensée n'est pas seulement un geste révolutionnaire grandiose qui, aux yeux des habitants de l'hôtel et de leurs admirateurs, laisse très largement derrière lui, comme quelque chose de petit bourgeois, la théorie dogmatique du prolétariat, Elle crée aussi, parallèlement, cette atmosphère où l'on plane éternellement, faite de crainte devant toute décision par « honnêteté intellectuelle », par esprit scientifique consciencieux, par profondeur éthique, qui rend si agréable la vie dans l'Hôtel de l'Abîme, puisque l'on a par bonheur traduit sa propre incapacité à choisir entre les classes en lutte en une condescendance à l'égard des petites luttes du jour. Et le fait que par-là, on a cependant choisi – et plus c'est inconscient, mieux c'est – on a en vérité choisi le parti des oppresseurs et des exploités, justifie justement la valeur qu'ont cet hôtel et ses résidents pour la bourgeoisie à certaines périodes.

Mais avec tout cela, on n'épuise pas encore la valeur de ce relativisme pour la préservation de l'ordre bourgeois et de son idéologie. L'état où plane le scepticisme radical ne peut se maintenir conséquemment qu'à des périodes tout à fait particulières et donc uniquement de façon exceptionnelle.

⁹ Lénine, *Sur la question de la dialectique*, in *Cahiers philosophiques*, Œuvres, tome 38, Moscou, Éditions du Progrès, 1971, p. 344.

L'absolu jeté dehors par la porte revient toujours par la fenêtre. Mais c'est un autre absolu. On a éliminé de la pensée l'absolu de la réalité objective, et ce qui s'introduit subrepticement est le faux absolu du mythe religieux. S'il est scientifiquement indémontrable que la terre tourne autour du soleil ou le soleil autour de la terre, alors l'histoire de la création de Moïse et la théorie de Kant-Laplace se placent pour le moment au même niveau des « hypothèses de travail » indémontrables. Mais il peut très vite s'avérer que des deux hypothèses, celle de Moïse a une supériorité humaine, morale, et métaphysique. Et il est en particulier clair que les « expériences » religieuses des prophètes et des saints sont tout autant des « faits » que les enseignements des physiciens ou des chimistes tirés de leurs expériences. Comme dans les deux cas, par scepticisme relativiste, on « met entre guillemets » le contenu de vérité, la relation à la réalité objective, on peut examiner impartialement ces expériences religieuses et leur contenu « humain universel » ou éthiquement exemplaire, et l'intégrer sans autre forme de procès dans la vision relativiste du monde. (William James, Scheler, etc.)¹⁰ C'est ainsi que naît peu à peu, « d'une manière scientifiquement scrupuleuse » une nouvelle religion pour les érudits, pour ceux qui sont déjà devenus inaccessibles à l'étourdissement religieux grossier et habituel des églises. Que l'on ait créé là une nouvelle religion, sectaire, ou que l'on prêche là une forme d'athéisme religieux, cela revient au même puisque dans les deux cas, cette nouvelle religiosité a la même fonction sociale que l'ancienne, elle ne s'adresse qu'à des couches sociales qu'elle ne peut plus atteindre. « Le curé catholique déflorant

¹⁰ William **James** (1842-1910), psychologue et philosophe américain, un des fondateurs du pragmatisme et de la philosophie analytique.

Max **Scheler** (1874-1928), philosophe et sociologue allemand, disciple de Nietzsche et de Husserl.

des jeunes filles... est *beaucoup moins* dangereux pour la "démocratie" qu'un prêtre sans soutane, un prêtre sans religion grossière, un prêtre démocrate ayant une idéologie, prêchant la création et la constitution d'un petit bon dieu. Car s'il est *facile* de démasquer le premier prêtre, de le condamner et de le chasser, on *ne peut* chasser le second aussi simplement, il est mille fois plus difficile de le démasquer, aucun philistin "frêle et pitoyablement instable" ne consentira à le "condamner". »¹¹

Ce glissement du relativisme sceptique vers la mystique réactionnaire prend de plus en plus d'importance avec la progression du processus de déclin de la bourgeoisie. Ce processus de déclin se reflète idéologiquement dans la décomposition croissante de l'idée bourgeoise de progrès. Dans la période d'essor de la bourgeoisie, l'idée de progrès n'a été critiquée – parfois très intelligemment – que par les idéologues des classes en déclin, des classes féodales et semi-féodales mises de côté. L'intelligentsia en rupture avec la bourgeoisie, placée entre la bourgeoisie et le prolétariat, a combattu d'un côté l'aspect linéaire borné et l'optimisme borné de cette idée de progrès, et d'une autre côté, elle a cherché à dépasser en radicalisme cette idée de progrès. (Le fait que ce radicalisme ne conduise pas nécessairement à l'idée matérialiste de progrès, qu'il puisse bien au contraire se changer en quelque chose de réactionnaire, c'est ce que montre l'exemple de Bruno Bauer critiqué par Marx.)

Dans la crise générale du capitalisme, ce problème prend lui-aussi des traits nouveaux. Déjà, avec le parasitisme impérialiste, l'idéologie de progrès perd sa force d'attraction y compris au sein de la bourgeoisie. L'incroyance générale au progrès s'accroît au sein de l'intelligentsia à un rythme

¹¹ Lénine, *lettre à Gorki*, mi-novembre 1913, in *Œuvres* t. 35, Éditions du Progrès, Moscou, 1964, p. 117.

soutenu, et parallèlement à cela, s'accroît de plus en plus le penchant pour une coquetterie des idéologies réactionnaires. La crise générale du capitalisme arrache cet ensemble de problèmes des cercles étroits de l'intelligentsia et le place au milieu de l'arène des luttes de classes. La petite-bourgeoisie menacée et ébranlée dans ses bases matérielles par la crise générale évolue à un rythme impétueux vers un anticapitalisme spontanément confus. Cela fait spontanément naître sur ce terrain une idéologie réactionnaire dans ses formes et contenus, mais qui présente en soi la spécificité de pouvoir à tout moment rejeter ses contenus réactionnaires, ses enveloppes réactionnaires, et se transformer en quelque chose de révolutionnaire. La tendance à cette transformation va être accélérée, objectivement par l'approfondissement de la crise générale du système capitaliste, subjectivement par l'influence croissante du Parti Communiste. La bourgeoisie doit mettre en œuvre tous les moyens pour canaliser ce mouvement dans une voie réactionnaire, pour empêcher la clarification de la confusion spontanée. Nous ne pouvons pas ici analyser en détail tout le système de ces dérivations et tromperies, du social-fascisme jusqu'au fascisme affiché. Mais il est clair que dans cette situation, obligatoirement, l'imbrication du relativisme et du mysticisme dans l'Hôtel de l'Abîme augmente, et que le scepticisme de l'élite intellectuelle se transforme de plus en plus rapidement en une mythologie religieuse déguisée en radicalisme révolutionnaire. Et c'est justement au sein d'une telle crise qui sape de plus en plus les vieilles autorités, dans laquelle les masses, y compris les petites-bourgeoises, ont soif d'une nouvelle orientation et d'une direction pour trouver une issue à leur situation devenue insupportable, que la valeur et la signification de l'Hôtel de l'Abîme pour la bourgeoisie. Car tant que la lutte apparaît très clairement incertaine, tant que

la crise du système se fait clairement jour aux yeux des masses, c'est une question vitale pour la bourgeoisie que de retenir de la lutte ouverte contre le système toute couche sociale qu'elle ne peut pas gagner à la défense ouverte du système. Seul le fascisme parvenu au pouvoir s'imagine ne plus avoir besoin d'un tel soutien. Il cherche par tous les moyens, par une ivresse démagogique des foules, de suggérer l'avènement d'une ère nouvelle qui n'a rien à voir avec la vieille « bourgeoisie libérale ». Tant que les fascistes croient que cette suggestion marche, l'intelligentsia désagrégée va être persécutée ou opprimée, et l'Hôtel de l'Abîme démoli. Mais on ne peut pas éliminer la nécessité sociale de son existence. Déjà dans l'émigration, des filiales et des succursales du vieil hôtel sont nées, certes avec moins de luxe matériel. Et comme le rétrécissement et la décomposition de sa base sociale devient inévitablement évident, le fascisme au pouvoir lui-aussi se trouve contraint de construire un nouvel Hôtel de l'Abîme – avec une autre façade et d'autres aménagements intérieurs –, ou tout au moins de ne plus empêcher sa construction.

Car la progression de la crise économique et culturelle, l'aggravation de la lutte de classes, l'influence croissante du Parti Communiste, l'attrait croissant de l'édification socialiste et de la révolution culturelle en Union Soviétique, continuent obligatoirement d'avoir un effet dissolvant sur l'idéologie bourgeoise. La mixture éclectique des idéologies réactionnaires de l'époque impérialiste, que le fascisme au pouvoir « synthétise » en une théorie et un pratique de la barbarie, ne peut pas non-plus satisfaire dans la durée l'intelligentsia à mi-chemin seulement de son éveil, et honnête. Il lui faut rechercher une nouvelle orientation, il lui faut évoluer entre bourgeoisie et prolétariat, et plus cette évolution est forte, et plus est obligatoirement grand le

besoin de mettre cette évolution au point mort, d'empêcher son rapprochement du prolétariat révolutionnaire. Et c'est justement dans cette période de contre-révolution fasciste que l'enfermement du champ de vision intellectuel dans l'idéologique pur, que la vision du monde idéaliste conséquente prennent une signification de classe accrue. La démagogie sociale du fascisme, du « socialisme allemand » ne sont en effet possible que sur la base idéologique d'une suprématie affirmée de l'idéologie sur la base matérielle. Démasquer véritablement et ruiner l'idéologie fasciste ne peut s'effectuer que sur la base d'une confrontation élaborée de façon matérialiste entre les paroles et les faits. Mais toute idéologie qui empêche l'éveil des masses au seul point de vue qui correspond à leurs intérêts véritables, vient – qu'elle le veuille ou non – en aide à la démagogie sociale, détourne les masses d'une véritable perception de la démagogie sociale. Comme le relativisme sophiste de la période impérialiste est né sur le terreau de toutes ces tendances idéologiques (agnosticisme, irrationalisme, « philosophie de la vie », mythe, succédané moderne de religion etc.) que le fascisme a éclectiquement réunies dans sa philosophie de la barbarie, comme ce relativisme sophiste justement, face à toutes ces tendances, reste totalement prisonnier de son idéologie, en dépit de tous ses gestes hypercritiques et hyper-radicaux, il n'est pas capable d'une quelconque lutte idéologique contre le fascisme. C'est sur ce terrain idéologique que le Grand Hôtel de l'Abîme renaît toujours, spontanément, que ce soit dans l'émigration, ou illégalement dans l'Allemagne hitlérienne, ou éventuellement toléré par le fascisme sous de nouvelles formes. La nécessité d'une rupture radicale avec cet aménagement idéologique de la vie intime, la nécessité de réduire en cendres cet aménagement et d'effectuer le *salto vitale* salvateur ne fait que grandir.

Elle étreint toujours plus fortement les meilleurs éléments de l'intelligentsia allemande. Mais l'enracinement d'une part considérable de l'élite intellectuelle dans le capitalisme est cependant si fort que le Grand Hôtel de l'Abîme ne peut pas véritablement être détruit, même par le fascisme.

